



HAL
open science

Colette (1873-1954)

Marie-Ève Thérenty

► **To cite this version:**

| Marie-Ève Thérenty. Colette (1873-1954). Encyclopedia Universalis, 2023. hal-04493854

HAL Id: hal-04493854

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04493854>

Submitted on 7 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COLETTE
1873-1954

Marie-Ève Thérenty (UPVM-RIRRA21)
<https://www.universalis.fr/encyclopedie/colette/>
Article publié dans Encyclopedia universalis, 2023

Sidonie-Gabrielle Colette (1873-1954), dite Colette, est une écrivaine dont la place dans l'histoire littéraire a été reconsidérée au XXI^e siècle. Certes, elle était déjà l'une des rares femmes de lettres du premier XX^e siècle à être connue et lue. Mais elle a été d'abord célèbre pour les scandales et la *liberté* de sa vie personnelle. Et elle était lue la plupart du temps soit comme une styliste, autrice de merveilleux morceaux choisis sur la nature et les animaux, à la grammaire impeccable et au lexique recherché, soit comme la créatrice d'un type, celui de la Claudine, une jeune fille moderne, malicieuse et extravertie. L'histoire littéraire la plus récente l'a délivrée de quelques clichés également produits autour de « la bonne dame du Palais-Royal » et l'a placée sur le même pied que les écrivains « classiques modernes » de sa génération, Paul Claudel, André Gide, Marcel Proust, Paul Valéry et Charles Péguy, tous nés, comme elle, entre 1868 et 1873. Surtout sont enfin lus comme un tout, non seulement la série des *Claudine* et les *Dialogues de bêtes*, mais aussi les romans de la maturité (*Chéri*, *La Fin de Chéri...*), l'ensemble réflexif entre autobiographie et autofiction (*La Maison de Claudine*, *Sido*, *La Naissance du jour*) et quelques textes au statut générique incertain comme *Le Pur et L'impur*. On reconnaît aussi les qualités de la journaliste et on est capable de décrire Colette, en ce qui concerne la question des femmes, avec toutes ses ambiguïtés, ni militante féministe, ni conservatrice bornée.

La naissance du jour à Saint-Sauveur

L'enfance de Colette diffère sensiblement de la mythographie produite par l'œuvre autofictionnelle. Sidonie-Gabrielle est née le 28 janvier 1873 à Saint-Sauveur-en-Puisaye, en Bourgogne. Son père, Jules-Joseph Colette (1829-1905), à l'origine de ce patronyme en forme de prénom réinvesti comme un prénom de plume, est un capitaine de zouaves, amputé de guerre, reconverti comme percepteur à Saint-Sauveur en 1860, avec des ambitions politiques et littéraires avortées. Sa mère, Adèle Landoy (1835-1912), dite Sido dans l'oeuvre, élevée à la mort de son père par son frère dans un milieu de journalistes et d'artistes belges, est cultivée et anticonformiste. Elle épouse en premières noces un propriétaire terrien de Saint-Sauveur-en-Puisaye, alcoolique et violent, Jules Robineau, dont elle a deux enfants Juliette en 1860 et Augustin en 1863 (probablement le fils biologique de Jules Colette). Onze mois après la mort de Jules Robineau, en 1865, elle se remarie avec le capitaine Colette dont elle aura encore deux enfants : Léo, en 1866 et sept ans plus tard, Sidonie-Gabrielle, la future Colette.

« Sido » dispense à ses enfants une éducation atypique marquée par le livre (Colette lit tôt Balzac, Alphonse Daudet, Mérimée), l'amour pour la nature et les animaux. À l'école des filles de Saint-Sauveur, Colette obtient le certificat d'études primaires en 1885 et le brevet élémentaire en 1889. Ce bagage scolaire, qui n'est pas anodin pour une jeune fille de cette époque, tranche avec le capital universitaire de la plupart des écrivains avec qui l'histoire littéraire la compare aujourd'hui. Il s'agit sans doute d'une enfance et d'une adolescence heureuses, même si elles sont déjà marquées par une tension entre la mère et la fille, tension visible ensuite dans leur correspondance et que l'œuvre de Colette veillera à estomper.

La gestion imprévoyante du capitaine Colette ruine en quelques années la famille qui doit déménager en 1891 à Châtillon-sur-Loing. Colette épouse à vingt

ans, en 1893, l'écrivain Henry Gauthier-Villars (dit Willy) de 14 ans son aîné (1859-1931), qu'elle a rencontré par l'intermédiaire de son milieu familial. Avec lui, elle part mener à Paris une vie mondaine, bohème et décousue qu'elle décrira et falsifiera dans *Mes apprentissages* (1936).

Les apprentissages

Willy, chroniqueur, spécialiste de textes d'actualité fantaisistes et humoristiques (*Lettres de l'ouvreuse*, *L'Année fantaisiste*), a surtout le génie de la direction d'auteurs. Il cornaque une écurie d'écrivains (Pierre Veber, Curnonsky, Jean de Tinan...) à qui il commande des œuvres qu'il signe de son nom. Colette devient sa secrétaire, sa copiste, sa collaboratrice. Il entraîne sa jeune femme dans les rédactions des journaux et dans les milieux mondains, littéraires et artistiques où ses longues nattes, son accent bourguignon et ses talents de causeuse font fureur et lui fait écrire à partir de 1895 des chroniques musicales dans *La Cocarde*, le journal de Maurice Barrès.

La même année, Willy suggère à Colette de « jeter sur le papier des détails piquants » sur sa jeunesse. Elle noircit des cahiers d'écolier pendant tout un été. Il aurait trouvé d'abord médiocre le récit produit puis l'aurait redécouvert dans un tiroir en 1899 et, après quelques aménagements (introduction de calembours, d'un peu de grivoiserie et d'épisodes ouvertement saphiques), dont l'envergure reste encore discutée aujourd'hui du fait de la disparition des manuscrits, le propose à plusieurs éditeurs sous son nom propre. La publication en 1900 chez Ollendorff de *Claudine à l'école* fait scandale. Le succès que rencontre le livre (40 000 exemplaires vendus), habilement entretenu par Willy et aussi par Colette, avec l'aide de produits dérivés (col, parfum, chapeaux, cigarettes) et d'une adaptation théâtrale avec une célèbre comédienne de music-hall, Polaire, consacre le personnage de Claudine, première héroïne moderne du XX^e siècle, en type à la fois

sociologique et littéraire. S'ensuivent alors, rédigés avec la même recette, *Claudine à Paris* (1901), *Claudine en ménage* (1902) le plus corsé, et *Claudine s'en va* (1903). La difficulté de Colette à retrouver par la suite la propriété littéraire de son œuvre, est un bon témoignage de la situation des femmes autrices à la Belle Époque.

Les *Dialogues de bêtes*, édités au Mercure de France en 1904 et constitués des dialogues imaginaires du chat (Kiki-la-doucette) et du chien (Toby-chien) du couple, sont signés Colette Willy, pseudonyme qu'elle va utiliser pendant quelques années. Toujours sur commande, elle écrit *Minne* (1904) et *Les égarements de Minne* (1905), qu'elle rassemblera par la suite en un ouvrage, *L'Ingénue libertine* (1909).

En 1906, moment de sa séparation avec Willy, Colette se trouve dans l'obligation de subvenir à ses besoins par son travail et elle accepte de se réinventer par la scène. Colette fait ses débuts en février 1906 au théâtre des Mathurins comme un faune dans le mimodrame *Le Désir, la Chimère et l'Amour*. Le scandale éclate le 3 janvier 1907 avec *Rêve d'Égypte*, pantomime jouée au Moulin Rouge par Colette et Yssim, alias Missy, la marquise Mathilde de Morny (1863-1944), amante de Colette. *La Chair*, pièce avec laquelle Colette tourne entre novembre 1907 et 1911 et dans laquelle elle dévoile un sein nu, est son plus grand succès. Pendant six ans elle se soumet à la fatigue des comédiens itinérants et fait notamment une grande tournée Baret en 1909 pour interpréter le rôle-titre de *Claudine à Paris*. En 1910, le divorce avec Willy est officiellement prononcé.

À cette époque, Colette continue parallèlement à écrire des articles et des livres : *La Retraite sentimentale* (1907), *Les Vrilles de la vigne* (1908), un recueil de poèmes en prose, un roman autobiographique transparent *La Vagabonde* (1910), *L'Envers du music-hall* (1913) et *L'Entrave* (1913), suite de *La Vagabonde*.

En 1911, Colette quitte Missy pour Henry de Jouvenel (1876-1935), l'un des deux rédacteurs en chef du *Matin*, qui devient son mari en 1912 et avec qui elle a une fille Colette, surnommée Bel-Gazou dans l'œuvre (*La Chambre éclairée*, *La Maison de Claudine*). En 1913, elle se débarrasse de la seconde moitié de son pseudonyme pour signer Colette tout court dans la presse et elle fait de même en 1922 pour ses livres.

La marque Colette

Pendant les quatre années que dure la Première Guerre mondiale, Colette est essentiellement journaliste. À de multiples égards, en effet, le journal, est une matrice de production pour l'écrivaine qui prépublie quasiment toujours ses romans et ses récits dans la presse avant de les éditer en librairie.

Le deuxième type romanesque conçu par Colette, celui du jeune homme oisif amant d'une maîtresse plus âgée, est justement esquissé dans quelques contes donnés au *Matin* en 1911-1912 avant d'aboutir à deux romans : *Chéri* (1920), salué d'André Gide à Anna de Noailles, et *La Fin de Chéri* (1926). Désormais, sans se préoccuper des bienséances, Colette raconte des amours peu conventionnelles vouées à la libération des corps, à l'expression du désir, à la recherche du plaisir plus que du bonheur. Cela lui vaut d'être censurée pour *Le Blé en herbe* par *Le Matin* en 1923 quand elle décrit une scène d'amour entre Philippe, un jeune homme, et la « Dame en blanc » une femme plus âgée, tout comme pour *Ces plaisirs...* dans *Gringoire* en 1932 parce qu'il y est question de sexualité et de fluctuation des identités genrées. Dans cette œuvre qui prendra ensuite le titre *Le Pur et L'Impur*, grâce à une juxtaposition subtile de souvenirs et de réflexions, Colette se fait observatrice des diverses façons dont on peut subir l'emprise de « ces plaisirs qu'on nomme, à la légère, physiques ».

La vie rejoint l'œuvre lorsqu'à partir de l'été 1920 et jusqu'en 1925, Colette entretient une liaison avec Bertrand de Jouvenel, le fils d'Henry de Jouvenel dont elle divorce en avril 1925. Dans un court roman, *La Seconde* (1929), Colette fait le portrait d'un mari dominé par deux femmes et mettra en scène la solidarité féminine qu'elle a souvent pratiquée, en étant l'amie des maîtresses de ses maris.

Peu à peu, Colette assume sa métamorphose et le libertinage parisien laisse place à une forme de sensualité épicurienne plus orientée vers la nature et l'écriture de soi. Ses demeures (la maison natale de Saint-Sauveur, les Monts-Boucons, La Treille Muscate, les appartements sur le jardin du Palais-Royal) vont constituer autant de stations et de manières de proposer une autobiographie oblique. Fleurs, fruits, arbres, plantes occupent dorénavant le décor de ses livres : « Je reste froide à l'agonie des corolles. Mais le début d'une carrière de fleur m'exalte ». En 1922, dans *La Maison de Claudine*, elle donne une place importante à sa mère décédée dix ans plus tôt, un « personnage » qu'elle transforme peu à peu en mythe, notamment dans *La Naissance du jour* (1928) et dans *Sido* (1929). La création fictionnelle permet l'inversion du rapport de domination et la transformation de Colette en génitrice de sa mère.

Colette rencontre celui qui va devenir son troisième mari, Maurice Goudekot (1889-1977), alors négociant en perles fines, en 1925. À la fin de 1929, les affaires de Goudekot donnent des signes de faiblesse et il associe Colette à de nouveaux projets. Avec force publicité, elle ouvre un magasin de produits de beauté, rue de Miromesnil à Paris en juin 1932 et lance la marque « Colette », une expérience aussi coûteuse que désastreuse. La crainte d'être en manque d'argent, une certaine aptitude à vivre au-dessus de ses moyens mais aussi le besoin d'affirmer sa liberté par son indépendance financière ont conduit l'écrivaine durant toute sa vie à des pratiques commerciales diverses : vente de manuscrits, textes

publicitaires, conférences... Colette collabore aussi à plusieurs reprises à l'industrie cinématographique : elle fait par exemple le scénario de *La Vagabonde* en 1917 pour Eugenio Perego, les dialogues en 1934 de *Le Lac aux dames*, le film de Marc Allégret, le scénario et les dialogues de *Divine*, le film de Max Ophüls en 1935... Enfin, elle rédige le livret de *L'Enfant et les sortilèges*, fantaisie lyrique, dont la musique est composée par Maurice Ravel, représentée pour la première fois à l'opéra de Monte-Carlo en mars 1925. L'ensemble de ces projets dévoile une Colette ouverte aux médias et aux industries culturelles de son époque.

Pendant les années trente, elle continue à écrire de courts romans comme *La Chatte* (1933), *Duo* (1934), *Le Toutounier* (1939) ou de longues nouvelles qu'elle publie en recueils : *Bella-Vista* (1937), *Chambre d'hôtel* (1940), *Le Képi* (1943). Beaucoup de ces nouvelles mettent en scène la romancière dans des anecdotes inventées, creusant le filon de l'autofiction.

Immobilisation et consécration

Pendant l'Occupation, Colette publie encore quelques romans à succès : *Julie de Carneilhan* (1941), *Gigi* (1944), qui met en scène, après Claudine et Vinca (*Le Blé en herbe*), une dernière représentante de ces jeunes filles modernes qui recherchent l'émancipation

En décembre 1941, Maurice Goudekot, est arrêté lors d'une rafle qui visait notables et intellectuels juifs français par rétorsion après une vague d'attentats anti-allemands. Colette remue ciel et terre pendant deux mois pour le faire libérer. On lui reprochera à la Libération quelques compromissions avec l'occupant : un article « Ma Bourgogne pauvre » dans *La Gerbe* en novembre 1942, le maintien de sa chronique au *Petit Parisien* après 1941, quelques articles donnés à *Comoedia*. Mais Colette s'est défendue toute sa vie de faire de la politique.

Ces critiques n'empêcheront pas les démonstrations de reconnaissance sous la Quatrième République et la transformation de l'autrice en « classique ». Les signes de patrimonialisation se multiplient : réception dès 1936 à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, images dans les actualités cinématographiques, nomination au titre de Grand officier de la Légion d'honneur, présidence en 1949 de l'académie Goncourt où elle a été élue en mai 1945. Elle devient la « bonne dame du Palais-Royal » où, minée par l'arthrite, elle écrit, quasiment accoudée à sa fenêtre, de magnifiques textes de souvenirs : *L'Étoile Vesper* (1945), *Trait pour trait* (1949) et *Le Fanal Bleu* (1949). Colette s'éteint le 3 août 1954 et connaît des funérailles nationales comme Hugo, Barrès, Valéry et Césaire.

Autofiction, Autobiographie, Fiction

Colette est-elle avec Proust, dont elle était une grande admiratrice, l'inventrice de l'autofiction ? L'autofiction, genre théorisé par Serge Doubrovski en 1989 dans *Le Livre brisé*, désigne un récit fondé comme l'autobiographie sur la coïncidence entre auteur, narrateur et personnage principal mais qui se réclame en même temps de la fiction par ses modalités narratives. Colette a exploré beaucoup de variations qui relèvent de ce genre mais, comme souvent, elle échappe aux classifications. En 1900, dans la série des Claudine, malgré le je, elle rejette toute identification avec Claudine alors même qu'une assimilation durable s'opère par la critique entre l'autrice et son héroïne et que son premier livre de souvenirs d'enfance, *La Maison de Claudine*, reprend dans son titre même le nom du personnage romanesque, révélant une forme de jeu avec l'autobiographie. Plusieurs romans (*La Vagabonde*, *L'Entrave*, *Chéri*, *Le Blé en herbe*) mettent de nouveau en scène un personnage hétéronyme (Renée Nérée, Léa, la « Dame en blanc ») qui doit beaucoup à Colette tandis qu'une grosse part de ses œuvres (*La*

Maison de Claudine, Sido), de ses recueils d'articles aussi, appelle la lecture autobiographique par l'énonciation à la première personne, l'identité plus ou moins explicitée entre l'autrice, la narratrice et le personnage, les événements rapportés qui évoquent des faits par ailleurs vérifiables, la posture de témoin revendiqué. Mais le brouillage est omniprésent et elle aime à jouer avec sa propre histoire n'hésitant pas, dans *La Naissance du jour*, à offrir une variante contrefactuelle de sa vie, en proposant le roman du renoncement à l'amour à un moment où elle-même vient de s'engager dans un nouveau couple. Sans doute s'agit-il aussi, pour cette fine observatrice du jeu médiatique et littéraire, de livrer une image choisie d'elle-même qui s'organise autour de réflexions et d'idées. L'épigraphe du livre est à cet égard révélatrice : « Imaginez-vous, à me lire, que je fais mon portrait ? Patience : c'est seulement mon modèle » et ailleurs elle avoue : « Romans, nouvelles, épisodes romancés, agencements, assez adroits, de la fiction et de la vérité, je m'en suis tirée ». L'œuvre récuse un pacte stable, pratique la fragmentation, l'anecdotalisation et propose des lignes de fuite qui font émerger un massif de réflexions éthiques, esthétiques qui insèrent Colette dans la lignée des moralistes classiques.

Colette journaliste

Colette a été une immense journaliste et elle a soumis sa plume au joug de la périodicité, parfois même « au halètement quotidien du journal », pratiquement toute sa vie. Quiconque aborde sa vie et son œuvre doit mesurer la place de cette carrière parallèle qui accompagne et permet la composition des chefs-d'œuvre. Presque toute l'œuvre (par exemple vingt-quatre des trente textes qui composent *La Maison de Claudine*) est parue dans la presse et lui doit son formatage (chapitrage pour les récits, formats pour les fictions), le continuum entre choses vues, souvenir, autofiction et roman et aussi la pratique

d'un lyrisme du quotidien. « Choisir, noter ce qui fut marquant, garder l'insolite, éliminer le banal, ce n'est pas mon affaire, puisque, la plupart du temps, c'est l'ordinaire qui me pique et me vivifie ».

Colette partage l'éclectisme et l'énergie des écrivains-journalistes du XIX^e siècle (Balzac, Sand ou Zola..). Elle savait tout faire dans le journal, de la chronique culinaire au reportage, du courrier du cœur à la critique, de la chronique sportive au reportage judiciaire. Après les comptes rendus musicaux, elle a été une des premières critiques cinématographiques dans *Le Film*. Elle a assuré la fonction de critique théâtrale au *Journal* de 1933 à 1938. À partir de 1910, elle entre au *Matin* auquel elle fournit des reportages et des contes avant d'y être chargée à partir de 1919 de la direction littéraire de la rubrique des « Contes des Mille et un Matins » pour laquelle elle suscite la participation de nombreux écrivains (Roland Dorgelès, Marcel Proust, Georges Simenon...). Elle a donné aussi des chroniques au *Figaro* (1924), à *Vogue* à partir de 1924, à *La République* (décembre 1933-janvier 1934), à *Paris-Soir* (1938-1940), à *Marie-Claire* (entre 1938 et 1940) et au *Petit Parisien* (1940-1942). Elle n'hésitait pas à recueillir ses articles comme en témoignent *Les Heures longues* (1917), *Dans la foule* (1918), *Aventures quotidiennes* (1924), *Prisons et paradis* (1932), *La Jumelle noire* (1938), *Journal à rebours* (1941), *Paris de ma fenêtre* (1944).

Colette, féministe ou réactionnaire ?

Le lecteur peut avoir du mal à associer la Colette scandaleuse et émancipée de l'avant-guerre, celle qui posait à demi-nue, affichait ses relations homosexuelles, sculptait son corps grâce à la gymnastique et l'écrivaine conservatrice qui s'insurge contre la participation des femmes à la vie politique, contre la mode de la garçonne et plaide pour l'inéluctable allégeance des femmes aux hommes.

Dans *Le Deuxième sexe* (1949) de Simone de Beauvoir, Colette est pourtant l'écrivain le plus souvent cité et

presque toujours de manière positive. Si elle s'est toujours désolidarisée des mouvements féministes, elle a pratiqué toute sa vie une forme de sororité aidante (avec Annie de Pène, Germaine Beaumont, Marguerite Moreno, Hélène Picard, Renée Hamon, Claude Chauvière...). Dans l'œuvre comme dans la vie, Colette refuse une vision normative des sexes, considère souvent les hommes comme des objets de désir, et explore sans tabou la sexualité (*Le Pur et l'impur*). Colette, même si elle s'est presque brutalement opposée au féminisme théorique et militant, a bien fait bouger la ligne de genre.

Bibliographie

1) *Oeuvres complètes*, en 15 volumes : Flammarion, édition dite « du Fleuron », 1948-1950.

2) *Oeuvres complètes*, en 16 volumes : Flammarion, édition dite « du Centenaire », 1973-1976.

3) *Romans. Récits. Souvenirs*, en 3 volumes : Laffont, « Bouquins », 1989, édition établie par Françoise Burgaud.

4) *Oeuvres*, en 4 volumes : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984, 1986, 1991 et 2001, sous la direction de Claude Pichois.

Etudes

Gérard Bonal, *Colette*, Paris, Perrin, 2014

Gérard Bonal et Frédéric Maget (dir.), *Colette*, Cahiers de L'Herne, 2011.

Gérard Bonal et Frédéric Maget, *Colette journaliste. Chroniques et reportages (1893-1945)*, Paris, Seuil, 2010.

Alain Brunet et Claude Pichois, *Colette*, Paris, De Fallois, 1999.

Antoine Compagnon, *Un été avec Colette*, Paris, éditions des équateurs, 2022.

Guy Ducrey, *L'Abcédair de Colette*, Paris, Flammarion, 2000.

Guy Ducrey et Jacques Dupont (dir.), *Dictionnaire Colette*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

Julia Kristeva, *Le Génie féminin, tome III : Colette*, Paris, Fayard, 2002.

Frédéric Maget, *Les sept vies de Colette*, Paris, Flammarion, 2019.